



Interview de Jean Princivalle

par *Thierry Guichard* (Matricule des Angés N°34 - avril 2001)

Attaché à un certain art de vivre et à sa terre méridionale, Jean Princivalle sait aussi profiter des innovations technologiques.

L'Amourier publie des textes atypiques en utilisant aussi bien la presse traditionnelle que le numérique.



Même si on ne rencontre pas d'extraterrestres, on se fait l'effet d'être un nouveau David Vincent lorsqu'on va rendre visite aux éditions de L'Amourier en hiver. Situé dans l'arrière-pays niçois, le village de Coaraze culmine à quelque 700 mètres d'altitude et les rares routes qui y mènent s'arrêtent parfois abruptement devant un éboulement de la montagne. De nombreux panneaux indiquent que le chemin est dangereux en raison des chutes de pierres et des glissements de terrain et les pluies de décembre ont obligé les habitants des villages à flanc de montagne d'apposer ici où là des cartons où se lit le mot déviation. Du coup on se retrouve sur des chemins qui tiennent plus de la piste que de la route. Du coup on arrive au rendez-vous avec un retard d'autant plus coupable qu'il perturbe la préparation minutieuse du repas auquel nous étions invités : un veau d'Aveyron élevé sous la mère accompagné d'olives délicieuses et d'un vin de L'Amourier (ça ne s'invente pas) élevé lui sous le soleil du Minervois par les bons soins de Luc Lapeyre... Mais finalement quoi de plus normal que de prendre des chemins de traverse pour se rendre chez L'Amourier.

La maison où Jean Princivalle nous reçoit s'ouvre sur un virage qui conduit au col St-Roch et fait face au village. La large pièce où l'on entre fait office de cuisine, de salon et de bibliothèque. C'est là une partie du bâtiment où le fondateur de L'Amourier, ancien ébéniste, avait installé son atelier où ont travaillé jusqu'à six ouvriers. Jean Princivalle est un enfant du pays, même si c'est près de Marseille (à La Penne-sur-Huveaune) qu'il est né en 1947. Son parcours n'est pas banal. D'un père officier de la coloniale il héritera surtout d'un solide antimilitarisme. Après une enfance passée à Tananarive et à Bandol, il se retrouve à 14 ans dans les Alpes-Maritimes et va au Lycée à Nice. Il apprend les métiers du bois, fait la route à travers toute la France. Il vit un temps dans une communauté en Dordogne qui, sous l'égide du docteur Schweitzer, accueille les gens en difficulté. Il fera ensuite un peu de notariat (!) histoire de s'assurer les moyens de se mettre à son compte.

Il arrive à Coaraze en 1973 et y construit donc son atelier en 1979. Quand on connaît les livres publiés par L'Amourier, on n'est finalement pas surpris de ce passé d'artisan. Cela correspond à la maison d'édition. L'atelier fonctionne, contraint de travailler pour une très riche clientèle que Jean Princivalle ne fréquente pas et qu'il n'a pas envie de fréquenter. Ce sont les architectes d'intérieur qui le contactent et on sent, quand il évoque cette profession à la fois une pointe d'ironie et de l'agacement dans sa voix. Le chef d'entreprise va donc prendre un virage professionnel d'importance en 1981 en se lançant dans la fabrication



d'accordéons essentiellement diatoniques. À l'origine, ce sont des amis qui font de la musique traditionnelle (la mode se lançait) et se plaignent de ne pas trouver d'instruments, Ils demandent donc à l'ébéniste de leur en fabriquer. "Nous étions alors seulement trois en France à faire ce genre de choses." L'entreprise est réputée. "J'essaie de tout faire dans l'esprit du travail manuel : une confrontation avec l'absolu de ce qui est à fabriquer et la relativité de celui qui est là pour le faire. Une fois que la chose est réalisée, c'est elle qui vous juge" et d'ajouter, comme un avertissement : "il faut être humble et aimer la lenteur". Il y a donc des points communs entre l'artisanat du bois, les instruments anciens, l'édition telle qu'elle est pratiquée ici, la culture des olives à laquelle l'éditeur s'adonne pour en tirer une huile et une cuisine à s'en lécher les doigts. Ce qui fut justement fait, avant de passer à l'entretien qui suit.

Jean Princivalle, comment passe-t-on des accordéons diatoniques à l'édition ?

Ça faisait partie de mes rêves d'enfant. Quand j'ai créé la maison d'édition en août 1995, je n'avais plus rien à prouver avec les instruments de musique. Depuis que je suis gamin, je suis un gros lecteur. J'écrivais, je faisais de la gravure. Il était logique que j'en vienne à l'édition.

Une logique qui passe par le souhait de faire de l'édition une sorte de travail manuel ?

Oui, les premiers livres étaient faits à la presse. En autodidacte. Être autodidacte, c'est intéressant parce qu'on découvre ce que les autres savent déjà. C'est-à-dire qu'on expérimente pendant la découverte. Avant de commencer, je suis allé voir d'anciens profs de typo, puis je suis allé chercher ma presse. Derez A. Derez qui est un ami peintre et sculpteur avait reçu commande d'une sculpture publique qui devait représenter le mythe de l'installation de l'homme dans l'arrière-pays niçois. À partir de là, et de sa sculpture, on a fait un livre à trois (avec Alan Pelhon) sur papier chiffon, en offset. Les gens étaient intéressés par l'objet inhabituel. Et moi je voulais faire des livres originaux.

Le deuxième titre, je l'ai signé moi-même, c'est le brouillon de la collection "Grammages". Il a tous les défauts. J'ai dû modifier le texte parce que je n'arrivais pas à le mettre en typo!

Ça a démarré d'abord comme un hobby. Puis, un jour, j'ai rencontré Michaël Glück à une lecture de Charles Juliet au Monastère de Saorge. On a parlé du film de Wenders, *Les Ailes du désir* et on s'est mis d'accord : Michaël devait écrire sept livres sur la Genèse, sur la création artistique mise en rapport avec la Genèse. Le premier livre, *Jour Un* est composé en typo, puis vinrent *Le Lit*, *La Table* et dernièrement *Le Couteau*. Aujourd'hui nous publions une vingtaine de livres par an.

La rencontre avec l'auteur est-elle primordiale pour qu'il y ait ensuite publication ?

C'est vrai qu'il y a eu la rencontre avec Glück à Saorge. Je connaissais Daniel Biga, que nous avons publié plusieurs fois, puisqu'il est originaire d'ici. Ce sont des auteurs qui correspondent à mon désir d'une écriture d'économie. Les textes arrivent d'abord par amitié, par relation. Je vais faire un Jean-Pierre Chambon : c'est Glück qui me l'a présenté. Raphaël Monticelli (qui avec Alain Freixe et moi-même forme le triumvirat de L'Amourier) a amené Michel Butor, François Bon et Martin Winckler. Peu de livres ont été reçus par La Poste comme par exemple, *Perfection* de LJH ou *Nona* de Jean-Luc Coudray. La rencontre avec l'auteur, soit précède la fabrication du livre, soit se fait par correspondance.

L'amitié n'est pas le seul critère. Comment choisissez-vous les textes que vous publiez ?



Nous sommes trois aujourd'hui à faire ces choix : Raphaël Monticelli, Alain Freixe et moi-même. On se réunit une fois par mois ou à peu près. On fait un repas, un bon repas. Et on se parle des manuscrits reçus. Tout le monde doit avoir lu tous les manuscrits. Nous en recevons une trentaine par mois et il y a de tout, vraiment. On renvoie les manuscrits et on essaie de faire des réponses circonstanciées pour certains textes.

Ça paraît presque une profession de foi ! Un éditeur peut-il se permettre de répondre à chaque candidat à la parution ?

On ne répond pas à chacun c'est selon le texte. On peut ainsi, avec des réponses circonstanciées, obtenir *Touché* de Catherine Leblanc. On avait refusé trois de ces précédents envois. Elle a été publiée par Le Dé bleu et les éditions du Rouergue. On prend son quatrième manuscrit. C'est parce qu'il y a eu une correspondance qu'il y aura ce livre.

Concernant les manuscrits que vous décidez de publier, intervenez-vous sur le texte ?

Ca dépend des auteurs. Même des écrivains "importants" peuvent laisser passer des trucs... Certains, nous les accompagnons durant toute la réalisation du livre. Certains n'ont pas sur leur œuvre un regard suffisamment distancié.

Et ensuite, l'autre partie de l'édition c'est de permettre aux lecteurs de trouver les livres. Vous avez les moyens de cela ?

Je pense qu'un livre, chez nous, possède un potentiel de 1000 à 3000 lecteurs en moyenne. Encore faut-il que ces lecteurs soient informés de la parution du livre. J'essaie de faire les services de presse le plus tôt possible même si je suis souvent débordé. On passe une semaine au téléphone à parler à des journalistes et, au final, il n'y a pas un seul papier.

La nouveauté pour L'Amourier, c'est que nous avons maintenant la diffusion et la distribution de nos ouvrages assurées par Wallonie-Bruxelles. Je souhaitais être diffusé depuis longtemps. J'espère maintenant pouvoir économiser du temps sur la paperasse. Je travaille avec deux ou trois cents libraires. Mais chacun commande peu et la paperasserie devient plus importante que le volume de livres vendus... L'arrivée d'un diffuseur devrait me permettre aussi de démarcher les bibliothèques. C'est intéressant notamment pour les livres d'artistes que j'édite.

Les couvertures de vos livres sont tirées à la presse mais l'intérieur est composé en numérique. N'est-ce pas contradictoire ?

Non, c'est complémentaire pas antinomique. Il faut se servir des choses pour ce qu'elles sont et pour l'utilité qu'elles ont. Le numérique possède deux inconvénients. D'abord le prix de la page est fixe (alors qu'il est dégressif pour l'imprimerie traditionnelle) et la trame des gris est un poil trop grosse. Mais les noirs sont extraordinaires. Un autre avantage très important, c'est que vous pouvez sortir seulement cinquante exemplaires du livre et si vous voyez des coquilles corriger sur le fichier pour les prochaines impressions. Tous les repentirs sont admis. Vous n'avez pas de stock, puisque vous imprimez les livres à la demande, et moins d'arbres sont abattus : je crois que c'est l'avenir. À partir du moment où les gros éditeurs, qui s'y intéressent aujourd'hui, vont venir sur le numérique, on va descendre les prix. On imprimera sur bobine et plus sur rame. Les papetiers vont proposer d'autres qualités de papiers...



Mais si vous n'avez pas de stock, si vous n'imprimez pas 2000 exemplaires, la nécessité de vendre sera moins forte. Et peut-être défendrez-vous moins bien vos auteurs, non ?

Si je tirais chaque livre à 3000 exemplaires, je n'aurai pas autant d'auteurs que j'en ai. Je suis plus favorable aux "lents-sellers" qu'aux bestsellers.

Le numérique permet de garder des titres au catalogue pendant des années alors qu'en édition traditionnelle, quand vous n'avez plus de place dans vos stocks, vous pilonnez. Je défends les livres sur la durée. Je pense que les grandes maisons vont s'y mettre notamment pour les premiers romans. Au-delà de 1000 exemplaires il vaut toujours mieux travailler en offset mais ça ne durera pas.

Le fait de vivre dans ce village, sur cette terre à laquelle vous semblez attaché, influe-t-il sur vos choix littéraires ?

C'est vrai que je n'ai jamais vécu en ville. Il y a un parti pris esthétique lié à mon âme de paysan : police à gros caractères, empreinte forte, garamond gras. La langue aussi est liée au terroir. Mais je ne suis pas seul à choisir. Comme nous avons des goûts différents, lorsque la publication d'un livre est déterminée, nous choisissons celui de nous trois qui va suivre le manuscrit jusqu'à la fin.

On a du mal à comprendre quelle part commune il y aurait entre LJH et Sophie Braganti ou Antoinette Jaume que vous publiez en même temps. N'est-ce pas le signe que L'Amourier n'a pas encore trouvé sa voix ?

Au contraire on tient le cap, la diversité ! Vous n'allez quand même pas nous reprocher de n'être pas sectaires (rires). Je ne suis pas en quête, en recherche systématique d'auteurs. Je ne lis pas assidûment les revues, par exemple. Le fait de travailler aussi avec des manuscrits reçus par La Poste renforce la diversité. Notre vocation est l'atypique. Pour reprendre ce qu'écrit Raphaël Monticelli dans *Basilic*¹, c'est "dire là quelque chose du monde qui ne se dit pas ailleurs". Publier des récits qui ne soient pas des nouvelles classiques, exige qu'il y ait une écriture. C'est là-dessus que tout se base...

¹ *Basilic* est la gazette gratuite de l'association des amis de L'Amourier. En quatre pages : présentation des nouveautés, un entretien, des rubriques et quelques rendez-vous.

